

Quelques mots...

Un philosophe contemporain a revendiqué le droit à la nostalgie. Notre amicale ne s'est jamais réclamée de ce droit mais elle est condamnée à verser dans ce type de spleen qui ne touche en général que des personnes parvenues à un certain âge où à un âge certain. Aucun sang neuf ou presque ne vient rajeunir la cohorte vieillissante des anciens du Lycée Jean-Jaurès. À l'exception du groupe dynamique et soudé constitué autour des anciens d'une même classe du Lycée La Borde Basse, peu d'anciens de cet établissement sont venus nous rejoindre et assurer ainsi notre continuité. Grâce soit donc rendue à ce groupe hardi et prometteur.

Quoiqu'il en soit, les années passent rapidement et les souvenirs s'effacent vite de la mémoire collective. J'en ai eu pleinement conscience, lorsque à notre dernier banquet annuel, j'ai mentionné les titres professionnels en matière de météorologie de notre camarade Arnaud Mandement, président ces agapes. J'avais cru bon de rappeler brièvement qu'André Ramade, de célèbre mémoire pour des générations d'élèves*, ne commençait jamais un cours de géographie sans indiquer la «situation barométrique» du jour, sur un tableau en contre plaqué sur lequel il avait peint les contours de l'ensemble du continent européen. Ainsi, son auditoire était en mesure de comprendre, en visualisant la position des grandes masses d'air, le temps qu'il faisait. Ma remarque sur le souvenir presque disparu de Ramade tomba quasiment à plat....Oui, pour parodier le titre d'un livre qui connut un certain succès *la nostalgie n'est plus ce qu'elle était* !

Et puisque ce bulletin traite rarement du présent**, ne contient plus de projet [par la faute précisément de ses lecteurs dont les contributions sont rares] nous resterons dans la nostalgie en évoquant dans les pages qui suivent le Petit Train. De 1905 à 1962 il fut un accompagnateur fidèle des élèves. Soit parce qu'ils le voyaient passer au moins deux fois par jour le long du boulevard du Collège, devenu boulevard Clémenceau, soit parce que pensionnaires ils l'empruntaient pour gagner les hautes terres des monts de Lacaune.

Alain LEVY

* Sur André Ramade, professeur original, exigeant mais possédant de grandes qualités pédagogiques, lire la notice qui lui est consacrée sur les sites du collège Jean Jaurès ou du lycée La Borde Basse. Taper soit :

jean-jaures-castres.entmip.fr puis cliquer sur "MENU" (à gauche de l'écran) puis sur "Vie scolaire" la page "Anciens élèves" apparaît dans le déroulant. Aller à la partie Des professeurs inoubliables.

Soit : borde-basse.entmip.fr/anciens-eleves/amicale-des-anciens-eleves-du-lycee-j-jaures
Aller à la partie Des professeurs inoubliables.

** « Plutôt que de ressasser les sempiternels souvenirs nostalgiques scolaires », Émile Clerc, un de nos doyens, nous a adressé malheureusement trop tard pour être publié cette année, *Un art de vivre pour les nouveaux retraités*. Notre camarade se livre à quelques conseils et réflexions bien trroussés que vous découvrirez dans le prochain bulletin.

COMPTE RENDU

Alain LEVY au nom du triumvirat ouvre cette assemblée générale qui, pour la première fois depuis longtemps ne se tient pas dans les murs de notre historique bahut. Il informe les membres présents que le 15 février, alors que le bulletin était sur le point d'être transmis à l'imprimeur, le Conseil d'Administration du Collège Jean-Jaurès a décidé d'interdire l'utilisation des cuisines à tout personnel extérieur à l'établissement. Cette décision brutale, inédite et non fondée car notre traiteur a toujours laissé les locaux dans un état impeccable, nous a mis dans l'obligation de tenir ailleurs notre assemblée générale.

Lecture est faite ensuite des noms des camarades membres du Conseil d'administration ou adhérents qui regrettent de ne pouvoir prendre part à notre repas.

Une minute de silence est respectée en la mémoire des anciens élèves et des professeurs qui nous ont quittés depuis notre dernière assemblée et dont les noms sont rappelés.

Dans son rapport moral Alain Levy traite des deux sujets, objets de l'éditorial de la première page du bulletin : Le site informatique et la cérémonie du souvenir à l'occasion du centenaire de l'Armistice de 1918. Il invite tous ceux qui le souhaitent à se connecter au site de l'association que les responsables du Lycée Borde Basse ont accepté d'héberger sur leur site internet.

[Les adresses informatiques sont à nouveau rappelées en première page du bulletin de cette année 2020]

Le rapport moral est approuvé à l'unanimité.

André VIEU prend la parole pour présenter son rapport financier détaillé portant sur l'année 2018. La baisse du nombre des cotisants et des participants au banquet diminuent les recettes qui ne couvrent pas les frais d'impression et d'expédition du bulletin et les frais généraux. Le déficit est de 429 €. Il serait plus important sans la subvention de la Ville de Castres et des Laboratoires Pierre Fabre (600 € au total). La trésorerie disponible permet de supporter ce résultat négatif. Le trésorier termine en insistant sur l'utilité de la formule de réservation sur fiche séparée qui a facilité la vie du trésorier et clarifié les finances de l'association.

Le rapport financier est approuvé à l'unanimité.

Aucune nouvelle candidature ne s'étant fait connaître, Huit membres du Conseil d'Administration sont renouvelés dans leur fonction à l'unanimité. Il s'agit de nos camarades Robert ALBAREDE – Jean-Claude ALBERT – Jean-François BOUSQUIE – Jacques FIJALKOW – Bernard ROCACHER – Charles SENEGAS – Jean-Pierre SEVERAC – Francis VIEU

L'ordre du jour étant épuisé et sans question amenée par les membres présents, l'Assemblée Générale est levée à 12h00.

Assemblée Générale et Banquet 2020

L'assemblée générale et le banquet se tiendront le :

Samedi 4 avril 2020

comme l'an dernier **à l'Olivier, 137 avenue Albert I^{er}**

(Stationnement possible juste en face Cour de la gare, ou le long de l'avenue,
ou sur le nouveau parking voyageurs dans le prolongement de la Gare routière)

Le banquet sera présidé par notre camarade

Bernard LANDES

Ancien élève du Lycée Jean-Jaurès de 1960 à 1967
Ancien Kinésithérapeute

Programme

Notre rencontre est prévue cette année en matinée,

selon l'horaire suivant :

11 h 15 Assemblée générale

11 h 45 Apéritif

12 h 30 Banquet

Inscriptions

Tous les convives sont priés de se faire inscrire avant le **jeudi 2 avril** (délai impératif) selon les modalités que vous trouverez sur le feuillet mobile et à utiliser obligatoirement.

Feuillet à adresser à notre camarade André VIEU

6, chemin de Tournemire - 81100 CASTRES

Les conjoints sont cordialement invités.

Correspondance

La correspondance doit être adressée à :

André VIEU - 6, chemin de Tournemire - 81100 CASTRES

Tél. 05 63 35 81 30 - Courriel : andrejean.vieu@orange.fr

La liste des adhérents est disponible (expédition contre 4€ pour frais d'envoi)

Allocution de notre camarade Arnaud MANDEMENT lors du banquet du 20 avril 2019

Merci à vous tous de me faire l'honneur de présider ce banquet traditionnel. Cette noble assemblée perpétue une tradition plus que centenaire et c'est avec beaucoup d'émotion que je m'exprime devant vous.

J'ai connu le lycée Jean Jaurès bien avant d'en être élève ! En effet mon premier contact avec le prestigieux établissement a été la cour d'honneur et la salle des professeurs. Comme vous le savez mes parents ont tous les deux été professeurs dans cet établissement. Ma mère, Claire était professeur de Français et a fait ses premières armes d'enseignante au sein du Lycée avant de rejoindre vers 1968 le lycée de jeunes filles. Mon père, Georges, professeur de Mathématiques a fait, lui, l'ensemble de sa carrière au sein de Jean Jaurès puis, lors du déménagement de 1973, au Lycée de la Borde Basse. Transporté sur le porte bagage du solex noir de ma mère, ou accroché derrière mon père sur sa mobylette bleue (qui l'avait fait surnommer « pétoulet » compte tenu des explosions constatées au démarrage de l'engin), j'ai pu ainsi entrer très jeune dans la solennité de l'établissement.

C'est en 1972 que je l'ai ensuite découvert en tant qu'élève externe. Ma génération représente toute l'évolution de l'ancien Lycée vers le collège qu'il est devenu ensuite. En effet lorsque j'ai intégré le collège, le Lycée était encore là. On allait donc de la 6^e à la terminale dans le même établissement. Pas tout à fait d'ailleurs puisque faute de place, c'est à l'annexe Carnot que les 6^e et 5^e suivaient une grande partie des cours.

Mon premier cours fut un cours d'anglais. Rien de mieux pour sentir que l'école primaire devait être oubliée. Premier cours, première minute et première question de M. Houlès qui devait nous laisser pantois pour le reste de l'année : « est-ce que l'un d'entre vous possède un coq gris » ? Curieuse question pour une curieuse destination. M. Houlès était pêcheur à la mouche et cherchait des plumes grises pour fabriquer son appât. La chance a voulu qu'un de mes camarades lève la main. Il s'agissait d'un dénommé Siguier, originaire de Castelnau de Brassac, fils d'agriculteur et donc détenteur d'un coq gris. Le visage de M. Houlès s'est éclairé et nous avons eu sa sympathie pendant les 2 années où nous l'avons eu en cours. Siguier a eu sa petite popularité et toute mon amicale sympathie. C'est avec lui que j'ai compris que l'occitan existait encore, il le parlait mieux que le français et c'est lui qui m'a appris les premiers rudiments d'une langue qu'on ne parlait pas dans mon univers familial.

Cette vie à Carnot fut une drôle d'aventure qui nous faisait régulièrement parcourir à pied et en rangs le Bd Miredames et celui des Drs Sicard lorsqu'il fallait « aller en Gym » ou suivre certains cours spécialisés comme les sciences naturelles. Cette cour de « Carnot » avec ses deux marronniers centenaires a marqué ma jeunesse et donc mon entrée dans le collège.

A l'époque de mon entrée en 6^e mes enseignants s'appelaient Houlès en Anglais, Minet en Histoire, Laval en Français, Molières en gymnastique, Lancelot en sciences naturelles et... Mandement en mathématiques. Le dépaysement entre la maison familiale et le collège était dans le fond assez limité ! D'autant moins qu'avec l'exceptionnel agrégé (je crois même qu'il était Docteur) de sciences

naturelles qu'était Lancelot (surnommé « Pignoufle ») nous effectuions régulièrement le voyage à pied vers la Bourriatte. En effet si M. Lancelot avait d'indéniables qualités personnelles, sa pédagogie était assez particulière : « nous allons faire l'herbier » était la formule magique qui signifiait qu'on allait se promener à la campagne. 20 mn aller, 20 mn retour par la rue Théron Périé et 20 mn pour ramasser les raretés qu'étaient les feuilles de platanes ou de chêne du parc de la Bourriatte à Aillot ! Ces heures de sciences faisaient notre bonheur. Soyons juste, la dissection de la grenouille est venue utilement compléter cette formation et les sourires de M. Lancelot lorsqu'on la découpait en morceaux m'ont dégouté pour toujours des sciences naturelles... Pour moi qui habitait le quartier d'Aillot ces promenades à La Bourriatte étaient dans le fond un retour vers la maison et mon terrain de jeu habituel, en milieu de journée et le passage devant mon ancienne école primaire l'occasion de bien montrer que j'étais passé chez les grands.

Des cours de 6^e et 5^e je retiens les étages de Carnot qu'il fallait monter sans cesse, mon père que j'avais en maths en 6^e disant régulièrement à notre camarade Didier Ruiz (fils d'un fameux joueur de pétanque de l'Albinque) « d'arrêter de tenir le mur » et tous ces camarades, tous garçons avec lesquels j'ai longtemps conservé des liens. Lambert, Grégoire, Pascal Cerezo, Jean Molières, Espinasse, Jean Pierre Valette et tant d'autres.

Les deux premières années de collège se faisant à l'annexe Carnot, nous étions toujours impressionnés lorsqu'il fallait aller au sein du sein c'est-à-dire le Lycée. Et au Lycée les espaces étaient clairement dédiés : aux lycéens la grande cour avec des parties de ballons que nous craignions lorsqu'il fallait la traverser, la cour dite des techniques affectée aux élèves collégiens des sections moins huppées, en tout cas à l'époque c'était considéré comme tel, et au fond la cour de la chapelle où nous trouvions refuge, nous les « petits ». Deux univers dans le fond très différents entre cette annexe sécurisante où nous étions entre nous et ce grand lycée avec ces jeunes hommes parfois barbus qui nous impressionnaient. Il faut rappeler que la mixité n'était pas encore là et très rares étaient les filles dans les classes. Evidemment je croisais dans cette cour du regard mes deux frères aînés chevelus comme on pouvait l'être à cette époque et mon père qui faisait semblant de ne pas me voir alors qu'il faisait monter en cours ses « sciences ex ».

Lorsque je rentrai en 4^e les changements furent majeurs.

D'abord les grands avaient déserté le cœur de ville pour aller à La Borde Basse. Nous nous retrouvions seuls à 600 élèves dans un établissement qui en accueillait près de 1000 les années précédentes. A notre tour nous pouvions jouer les grands, dans la grande cour reléguant les « petits 6^e » là où nous l'avions été pendant 2 ans. Ce fut aussi la période de découverte de l'établissement dans sa plénitude. Plus d'internat, les grands couloirs et les vieux escaliers nous appartenaient. On s'amusait à faire trembler les murs de plâtre des salles de dessin... Je me suis souvent interrogé d'ailleurs sur la qualité exceptionnelle de ces cloisons qui vibraient toujours et ne tombaient jamais. A notre tour de faire les blagues à nos enseignants à M. Daydé ou à M. Gineste en déplaçant leur bureau en le mettant en porte à faux sur l'estrade. L'interdit d'hier que la pression des grands renforçait s'évanouissait soudain et notre témérité pouvait s'épanouir. Nous pratiquions des formes d'impertinence qui feraient sourire aujourd'hui mais il faut mesurer que

l'époque post 68 pour libertaire qu'elle ait été, n'avait pas encore aboli toutes les règles de respect. Nous aimions observer Pierre Gineste (que nous n'appelions plus Virtus) s'endormir sur un SAS avec une femme dénudée en couverture pendant nos compositions de Français ou les versions latines de *De bello gallico*. Le deuxième grand changement fut l'arrivée des filles dans notre classe. Véritable révolution pour les ados que de voir les jeunes filles formées, plus grandes que la plupart d'entre nous, rejoindre nos classes. Elles étaient 3 dans notre classe de 4^e. Le seul qui aurait pu les draguer était Didier Lassalle, fils du chemisier de la rue Henri 4, barbu comme un sapeur à 15 ans et jeune pilier des cadets du Castres Olympique. Tous les autres n'étions clairement pas au niveau de la belle Christine Marchal, fille de la Pharmacienne de la même rue Henri 4 et étions contraints à l'impossible rêve ! Cette nouvelle mixité qui est devenu banale depuis a modifié très vite les comportements masculins et, on peut le dire, a atténué les violences de la cour.

Cette cour dorénavant bien moins remplie était dirigée de main de maître par le duo de surveillants généraux MM. Fally et Cerezo. A leur côté, vestale masculine impressionnante était M. Serviès. La connivence des trois venait de leurs origines Pied noir. Professeur d'anglais redoutable, jeteur de craie expert, terrorisant par son regard tous les velléitaires et si le regard ne suffisait pas n'hésitant pas à manier le bout de la chaussure, Serviès était par ailleurs un bon prof d'anglais. Après avoir eu M. Houllès comme professeur, le passage par Serviès complétait la formation.

Parmi les professeurs qui m'ont marqué était M. Bacconnier. Brillant professeur d'histoire et homme très sympathique. Nous avons vécu le drame de la mort de son fils tué par la chute d'une balle de paille alors que nous l'avions comme enseignant d'Histoire Géo. Ce drame avait marqué le collège comme l'avait marqué également la mort d'un de nos camarades dénommé Arnaud, tué sur les boulevards dans un accident de la circulation.

M. Peyras en mathématiques en 5^e était le spécialiste des coups de règle. Il ne touchait heureusement pas aux filles et notre fierté de jeunes freluquets nous interdisait de faire état de ce comportement auprès de quiconque ! Attitude qui ne serait évidemment pas possible aujourd'hui mais qui à cette époque là pouvait encore être sinon admise au moins tolérée.

M. Etienne fut mon prof de maths de 4^e et 3^e. Nous l'adorions par sa manière de chuintier lorsqu'il nous demandait « fous afez fait fotre exercice » ? à la manière d'un Allemand parlant avec l'accent tarnais. Homme adorable et rigoureux. Juste et disponible et toujours bienveillant.

J'ai beaucoup aimé M. Laval. J'ignorais alors qu'il était le brillant animateur de l'éveil roquecourbain et il n'en faisait jamais état. Toujours tiré à 4 épingles avec son nœud papillon il faisait plus que son âge lorsqu'il était jeune, et moins que son âge lorsqu'il a vieilli. Je l'ai toujours connu pareil ! C'est rassurant lorsqu'on grandit de voir que des personnes ne changent pas.

En Espagnol c'était Claude Escaffre qui nous faisait cours. Homme chaleureux, disponible il agrémentait ses cours, nous attirait vers l'Espagne d'Antonio Machado ou l'Espagnol de Neruda. Homme de convictions il vivait comme une souffrance cette Espagne de Franco et le Chili de Pinochet. Ses cours étaient remarquables et les moyens mnémotechniques si performants que je me souviens encore de « Oye sal haz pon ten ven se ve di » qui résume les irrégularités à l'impératif de la langue de Cervantes.

Peu de femmes dans mes enseignants. Non pas qu'elles n'aient pas été brillantes mais simplement parce qu'avec la Borde Basse et le lycée de Jeunes filles comme l'avait fait ma mère, elles avaient choisi ces deux établissements plutôt que de rester dans l'univers de garçons.

Cette époque de collège à Jean-Jau, comme on le disait alors, fut étonnante et formatrice. Bien que régulièrement un des plus petits de ma classe j'en n'en avais pas moins la confiance de mes camarades qui régulièrement m'ont désigné comme délégué de classe. Ainsi de la 6^e à la terminale j'ai toujours été délégué de classe. Peut être est il plus facile de se faire élire dans l'univers scolaire que chez les plus grands électeurs ?...A moins que le statut de « fils de prof » n'ait apporté le socle électoral de base qui permet de durer ! En 1975 l'étonnant ministre de l'Éducation Nationale René Haby a eu l'idée de faire élire parmi les délégués un « président des élèves ». J'ai eu cet étonnant privilège d'avoir été le premier et je pense le dernier à occuper cette fonction.

Dans la continuité de nos grands prédécesseurs qui avaient initié la démarche, nous avons également travaillé à un journal des élèves. Le nôtre s'était joliment appelé « si Jaurès su » cet opuscule reproduit à la Ronéo a eu son petit succès d'estime mais ne nous a pas transformé en prix Pulitzer...

Autre expérience qu'on pourrait trouver étonnante dans un lycée public la présence du « catéchisme » qui se poursuivait pour les plus grands par une rencontre régulière avec l'aumônier. Tous les mercredis nous nous retrouvions un petit groupe d'une dizaine d'adolescents autour de l'abbé Hervé Holmière. Homme de grande culture, curé de Saint Jean Saint Louis, il avait compris avant d'autre qu'il était plus utile d'apprendre aux jeunes esprits les bases de la dialectique et de la controverse que d'enseigner de force le nouveau testament. Avec lui nous abordions tous les sujets qui traversaient la société. Ces échanges étaient si plaisants et si formateurs que notre groupe a continué à se voir jusqu'en classe de 1^{re}. Il nous rejoignait alors à la Borde Basse. Tout cela dans cette ancienne chapelle dont la tour et surtout la cloche avait été régulièrement peinte de couleur vive par les internes. A notre époque elle était me semble t'il de couleur jaune et après le départ des internes a pu conserver cette couleur quelques années. C'est dans ce contexte que j'ai vécu un des grands moments de solitude de ma vie. En 1975, le Ministre René Haby lance la 3^e réforme de l'Éducation Nationale en 4 ans. Après Debré et Fontanet il veut marquer par une réforme l'avenir de la grande maison. Dans toute la France, les Lycées et les collèges se mettent en grève. Bien qu'ayant travaillé le sujet et connaissant la réforme contestée sur le bout des doigts je peinais à mobiliser mes camarades collégiens. Malgré tout nous décidons à quelques uns de nous lancer dans le mouvement. Rassemblement de quelques dizaines de collégiens dans la cour de la Chapelle, dont mon ami Kader Arif, et refus de monter en cours. Et là tout fier de représenter mes camarades, je traverse seul la grande cour désertée jusqu'au hall conduisant à la cour d'Honneur. Autour de la principale m'attendent les surgés et le fameux M. Servies avec lequel je devais avoir cours. J'annonce bien fort « Madame la Principale nous sommes en grève ». Heureux de mon effet je me retourne et je constate hélas que tous mes camarades sensibles à l'amicale pression des surveillants étaient monté en cours ! Servies, hilare mais bienveillant me dit alors et je l'entends encore « bon, Mandement, tu fais grève 10 minutes et ensuite tu montes en cours » ...la révolution n'était pas encore pour ce jour là...

De cette période de collège je conserve outre ces souvenirs, l'image aussi d'une ville où la foire comme les fêtes foraines se tenaient encore place de l'Albinque et sur les Lices, une ville encore très rurale dans sa composition sociale et une grande liberté pour les enfants que nous étions de déambuler dans la ville sans crainte.

La modernité nous attendait au passage en seconde.

Inauguré deux ans avant, le lycée polyvalent de la Borde Basse représentait en 1975 un choc culturel, architectural et physique. Construit rapidement il présentait déjà quelques malfaçons qui ont rapidement fait le bonheur des élèves. Ainsi les tomettes de brique du 4^e étage étaient mal collées et régulièrement nous en emportions une dans nos affaires. J'en ai un exemplaire quelque part au grenier, on aurait pu parler également des fuites du lac, ou de l'internat qui s'enfonçait mais paix à l'architecte ... Le nombre d'élèves et surtout le mélange des 3 collèges public en un seul Lycée modifiait profondément nos groupes humains. 6 classes de seconde dans lesquelles il fallait se répartir, des mouvements incessants entre les blocs A, B et C, du bruit, l'absence de réel préau adapté au nombre rendait l'établissement compliqué pour qui avait ses repères au sein de l'ancien et vénérable collège Jean Jaurès. Finis les déplacements à pied avec obligation de disposer de moyens de transports modernes... enfin moderne n'est peut être pas le mot qu'on devrait employer pour les bus qui nous charriaient depuis tous les quartiers de Castres vers le Lycée. Cette Noria était étonnante et les fumées des engins qu'à quelques reprises il fallait pousser pour les faire redémarrer laissaient parfois des traces sur les pantalons. Au départ de mon quartier d'Aillot nous étions très nombreux à faire le trajet vers la Borde Basse. Le Bus créait des amitiés nouvelles ou permettait de transformer en ami de Lycée les amis du quartier. J'étais un des rares à avoir été scolarisé à Jean Jaurès, la plupart des jeunes d'Aillot étaient alors au collège 1200 qu'on appelait « Aubertot » et qui s'appelle maintenant Jean Monnet.

Les choses sérieuses s'annonçaient. Dans ma classe de seconde je me retrouvais entouré « de fils et de filles de prof ». Mes camarades s'appelaient Pioche, Maffre, Casagrande, Millan, Piquemal, Bellet. Le premier cours de physique avec M. Casagrande fut un choc. Fini le temps de la bienveillance on allait devoir être un loup au milieu de loups « homo homini lupus ». Lors de la première interrogation écrite exigée selon son habitude dans les 5 dernières minutes de son cours, M. Casagrande a distribué une bonne quinzaine de 0... je me souviens avoir pris un 4/20 ce qui fut un choc pour un élève comme moi qui avait terminé la classe de 3^e avec 19.75 de moyenne en Maths... mais côté mathématique ce n'était pas très différent. M. Albarède, très grand, mince et caché derrière ses épaisses lunettes distribuait également des notes sévères. Un 14 était brillant, un 16 exceptionnel et j'approchai péniblement les 12/20 tout au long de cette année. Le duo de choc Albarède-Casagrande était celui que je devais retrouver en classe de Terminale C. M. Casagrande est resté célèbre par deux expressions remarquables qu'il adressait aux élèves considérés comme peu motivés : « vous irez pousser les chariots à Mammouth » ou alors « vous avez l'esprit rue Villegoudou ». Cette dernière formule peu amène pour les habitants du quartier signifiant à ses yeux qu'on pouvait peut être regarder un peu plus loin que dans sa ville pour connaître le monde ! Quant à M. Albarède il distribuait les copies dans le sens des notes...

descendantes ce qui n'était guère motivant ! Mais par chance la qualité des cours prenait le pas sur ces quelques points négatifs.

Parmi les professeurs de cette période de Lycée on ne peut oublier celui qui a marqué tant d'élèves le terrible prof de Maths M. Massol. Je l'ai eu en 1^{ère}.



Lycée La Borde Basse. Année scolaire 1976-77. Classe de 1^{re} C II

*1^{er} rang : BENNE Odile - REVERSAT Corinne - HETIER France - LAU Catherine
DUFAILY Maryse - CABANAC Laurent.*

*2^e rang : GASPARD Laurence - BERGAMINI Anne - CAMINADE Véronique
CAMINADE Françoise - BELLET Béatrice - HAOUR Pascale - MOULET Brigitte.*

*3^e rang : MONTAGUT Eric - MOYEN Olivier - MILLAN Martine - GAU Dominique
VINANTE Christine - PIQUEMAL Michelle - CASAGRANDA Maryse.*

*4^e rang : MANDEMENT Arnaud - BAURENS Eric - ASSEMAT Christophe - BIAU Yves
MAFFRE Laurent - VIDAL Martine.*

En arrière plan : BONO François - MARCHAL Christine.

Homme remarquablement charmant et doux dans la vie il était une terreur pour ses élèves et ses interrogations orales mettaient au supplice les mieux aguerris d'entre nous. Deux souvenirs m'ont marqué. D'abord sa manière dès le premier cours d'égrener le programme de l'année. « En 12^e semaine nous ferons...en 18^e semaine vous apprendrez... » Tout était dans sa tête parfaitement programmé. Le deuxième souvenir est celui de notre comportement collectif lorsque le cours démarrait. Chacun au sens physique, s'aplatissait sur la table pour ne pas être interrogé. Dès qu'un intrépide se relevait un peu, il était certain d'y passer... comme un bonheur ne vient jamais seul son duo de Physique était M^{me} Albarède, l'épouse du prof de Maths qu'on avait laissé en seconde et qu'on allait retrouver en terminale. Elle aussi n'était pas commode et avait ses têtes. Un certain François

Bono, Maire actuel de Lacrouzette pourrait témoigner des dégâts que cette « petite bonne femme » a pu produire sur un gaillard de 100 kg et 1m90....j'ai échappé à cette difficulté là mais je pense que c'est dû à la chance, à moins que mon ami François m'ait servi de paratonnerre !

Parmi les professeurs de l'époque je peux citer M. Pillon et Yvan Hue professeurs d'Histoire.

Yvan Hue nous a appris la Révolution Française et le premier Empire en parcourant en tout sens la salle de cours et en criant bras levé en imitant, qui les révolutionnaires, qui les hussards chargeant à Austerlitz. Personnage exceptionnel de culture locale, passionné et passionnant il nous a donné une vision de l'histoire peu conventionnelle mais puissamment humaine.

M. Pillon a pour sa part été pour beaucoup d'entre nous le professeur idéal. Celui qu'on ne pense jamais avoir et qu'on espère toujours rencontrer. L'histoire et la géographie avec lui ont été des plaisirs sans cesse renouvelés. On noircissait des cahiers entiers mais cela n'a jamais été une corvée. Avec lui Metternich, l'unité italienne, le second Empire, la première guerre mondiale ont été abordés facilement alors que ce sont les périodes qu'on n'avait jamais eu le temps d'évoquer dans les classes précédentes. Grâce à lui l'épreuve d'histoire au bac a été réussie pour beaucoup d'entre nous.

Autre souvenir et autre personnage Anne Marie Bonnet, la maman de notre camarade Jean Marc Bonnet, polytechnicien et Directeur de l'Ecole Nationale de la Météorologie. Professeur de Français M^{me} Bonnet était une forme de poète moderne. Elle nous emmenait dans de longs échanges sur tous les grands thèmes qui parcouraient la société. Elle divaguait parfois sur des aventures personnelles, sur ses voyages, mais au final nous retombions toujours sur terre.

Il est difficile sans vous lasser de citer tous les enseignants et les personnels qui ont marqué ce passage à la Borde Basse. J'aurais pu parler de M. Delon, professeur d'Anglais, de M^{me} Blanc professeur d'Espagnol avec laquelle de manière régulière nous utilisons la sentence « podemos plantear aqui el problema ».... dont je me sers toujours 40 ans après, de Yves Pech que j'ai eu 3 années durant en Éducation physique sans qu'il parvienne à me faire dépasser 95 cm en hauteur le jour du bac, parler encore de personnages qui ont marqué le Lycée comme Jean Pierre Antoni, André Croste ou de Lucien Valette qui était arrivé une rose à la main après la victoire municipale en 1977 de Jean-Pierre Gabarrou enclenchant l'ire de certains ...

Je voudrais conclure cette longue énumération par le souvenir de mes camarades de collège et de lycée. Avec beaucoup d'entre eux j'ai conservé des liens amicaux. Je pense à Jean Molières, à Kader Arif, à François Bono, à Jean Pierre Severac qui était à la Borde Basse un an avant moi, avec Pascal Cerezo qui a été longtemps mon dentiste... Comme pour vous tous le temps du collège et du lycée évoque surtout le temps d'une jeunesse qui s'éloigne et qu'on idéalise. Je dois à nos maîtres beaucoup de respect. Leurs personnalités ont façonné la nôtre. Qu'ils aient été gentils ou « peau de vache », ils ont dans notre panthéon personnel une place particulière. Cet esprit qui les animait et qui je le crois nous inspire c'est celui d'un pays original qui a longtemps su dédier à la formation les meilleurs de ses enfants. Sachons ensemble nous en souvenir si on veut assurer demain la continuité de notre belle République.

SOUVENIRS SUR LE PETIT TRAIN

Chaque année il faut nourrir le Bulletin d'articles nouveaux et le très faible nombre d'anciens élèves qui nous adressent un sujet destiné à la publication, a contraint quelques membres du Conseil d'administration à participer à une rédaction collective sur un thème évocateur : Le Petit Train.

Combien de générations d'élèves ont eu sous leurs yeux le spectacle assez insolite du train à voie métrique passant devant le Collège, après avoir quitté une première halte à la Gare avant de marquer une deuxième halte à l'Albinque, pour ensuite grimper vers Brassac ou plus encore vers Murat. Ayant longtemps habité à l'angle de la rue de Metz et boulevard des Lices, il fut pour moi quotidiennement une sorte de compagnon fidèle et je me revois le saluant une dernière fois le dernier jour du mois de décembre 1962. Les témoignages que l'on va lire appartiennent à des anciens élèves qui étaient alors enfants ou jeunes adolescents.

On ne soulignera jamais assez le rôle humain et économique que ce train remplit longtemps et notamment pendant l'Occupation. Mais à mesure que le développement routier rendait l'exploitation du réseau difficilement rentable, le rôle de la traction à vapeur fut appelé à diminuer. L'apparition dès l'avant-guerre d'autorails Verney, de couleur vert et crème, puis en 1954 d'autorails Billard, rouge et crème, attelé ou non d'une ou deux voitures, rompit l'inclination pour la vapeur que tout passionné en matière ferroviaire porte en lui. C'est cependant à tort qu'il se dit que les locomotives ne roulèrent plus après 1956. Les jours de foire à Castres et certains samedis, en raison de l'affluence des voyageurs descendus des monts de Lacaune, les locomotives reprenaient heureusement leur service, traînant leurs voitures à portillons et à passerelles.

En 1971, notre regretté camarade Pierre Gaches le premier à avoir écrit un livre sur le sujet (*Le Petit Train de Castres à Murat et à Brassac*) avait demandé à Lucien Coudert, lui aussi un ancien de notre bahut, quelques mots d'introduction. L'ancien maire de Castres terminait ainsi sa préface : « *Il n'allait bientôt rester du petit train, dans de magnifiques sites abandonnés, que quelques rails tordus et rouillés, que quelques traverses à demi pourries et noircies et dans nos cœurs que le souvenir de courants de brise fraîche et de coulées de lumière, symbole d'un passé révolu et d'une jeunesse qui s'est enfuie* ».

A. L.

Histoire autour du petit train...

J'étais petit garçon et comme mes parents habitaient loin d'une école à l'époque où les transports scolaires n'existaient pas, je fus mis en pension à Lacaune, chez une vieille institutrice célibataire qui arrondissait ses fins de mois en prenant chaque année un élève à domicile. Elle lui assurait le gîte, le couvert et l'emmenait chaque matin à l'école avec elle. Elle s'appelait Germaine, elle avait aussi un petit élevage : quelques poules et lapins qui agrémentaient l'ordinaire.

Elle habitait juste en face de la voie ferrée où circulait le petit train- en fait à cette époque là une « micheline »- qui entrait à cet endroit là dans le village. Plusieurs fois dans la journée, j'avais droit au spectacle de cette machine bruyante qui paraissait un monstre d'acier pour le gamin de sept ans que j'étais.

Germaine ne voulait pas que je m'approche des rails. Elle me disait que les rails

étaient lisses et si par malheur la « micheline » venait à glisser, surtout l'hiver quand il y a de la glace, elle pourrait sortir de sa voie et se renverser sur moi ! Cette idée m'obsédait et, un jour, je décidais de vérifier « la chose ». Un soir d'hiver, je prélevai dans le petit bassin à lessive quelques morceaux de glace pour aller les disposer sur les rails sans que mon hôte s'en aperçoive !

On se couchait tôt à l'époque et j'étais dans mon lit, le cœur battant, attendant la catastrophe inévitable qui allait se produire. Vers 21h30, heure d'arrivée de la machine infernale, je me cachais sous les draps complètement tétanisé. Lorsque je l'entendis s'approcher je m'arrêtai de respirer.....mais rien ne se passa, la machine, comme à son habitude klaxonna 2 fois pour signaler son entrée en gare, ouf ! J'étais vraiment soulagé que la catastrophe ne se soit pas produite ! ! !

C'est à ce moment là que Germaine entra dans ma chambre, en fait elle avait vu toutes mes manigances, elle s'assit sur le rebord de mon lit et me dit simplement : « Mon petit, nous avons évité une catastrophe, quelqu'un avait disposé des plaques de glace sur les rails du chemin de fer, heureusement je les ai vues et j'ai pu les enlever avant que le train arrive ! »

Merci Germaine !

Jean-Marie CROS



Autorail Verney à la Gare de l'Albinque.

L'Albinque

J'ai très peu de souvenirs du Petit Train de la montagne, en effet je ne l'ai jamais emprunté. Cependant je me souviens bien de l'ancienne gare de l'Albinque qui était en fait un abri pour les voyageurs. J'y passais régulièrement tous les jours pour me rendre au lycée, j'habitais alors avenue de Lautrec.

Certains jours il y régnait une grande animation, c'était le jour du marché aux bestiaux installé place de l'Albinque devenue depuis place Pierre Fabre. En effet les paysans débarquaient avec bœufs, veaux, moutons, cochons et volailles de toutes sortes pour négocier et vendre à des maquignons ou à d'autres paysans qui repartaient avec le petit train vers leurs fermes dans la montagne.

Tout cela donnait une animation particulièrement intense dans ce coin de l'Albinque.

Jean-Claude ALBERT

Historiette d'un déraillement à l'Albinque

Natif de Ferrières, mais habitant à Albi, puis à Castres, mes jeunes années ont été rythmées, tous les week-ends, par les trajets entre Castres et Ferrières. Mes grands parents résidant encore le village, nous empruntions avec mes parents l'autorail bicolore vert et beige et, plus tard, l'autorail rouge et blanc, plus moderne, c'était pour moi une joie.

C'est début février 1956, lors de l'hiver très rigoureux, que se produisit un incident à la petite gare de l'Albinque. Nous habitions alors rue Saint Jean et j'étais élève pour la dernière année à l'école de garçons avant d'aller, l'année suivante, tout à côté au Collège Jean Jaurès. Une bonne épaisseur de neige (45 cm) recouvrait complètement toitures, rues et jardins ; le froid intense avait paralysé quasi complètement la ville et le passage de la micheline à heures régulières donnait un peu de vie au Boulevard des Lices et à la Place de l'Albinque, aujourd'hui Place Pierre Fabre. A la sortie de l'école pour certains, du Collège Jean Jaurès pour d'autres, nous nous retrouvions en bande joyeuse devant l'église. Le dénivelé entre le bas des marches et l'avenue avait permis la création d'une magnifique piste de glisse avec une épaisseur de glace conséquente. Cette piste débordait largement sur l'avenue et recouvrait la deuxième voie ferrée qui servait occasionnellement au croisement de « la micheline » arrivant et celle partant.



Autorail Billard sur le Bd du Collège.

Je ne me souviens plus du jour précis, mais nous avons assisté, sous nos yeux ébahis, au déraillement de la micheline qui avait emprunté, imprudemment, cette deuxième voie ; conséquence de notre glissade ou, plus sûrement, le gel de l'aiguillage ? Nous ne le sûmes jamais. Après une très longue attente, l'arrivée d'une locomotive à vapeur poussant une grue sur wagon nous offrait une vision étonnante et quelque peu surprenante. Le passage du train à vapeur était devenu rare depuis quelques années, et cette vision de la locomotive crachant et fumant abondamment venait ajouter de l'insolite à ce fait rarissime tout en avivant notre intérêt.

Malgré le froid sibérien, un petit attroupement s'était constitué dans l'attente de l'opération pour soulever et remettre la machine sur ses rails.

Rires et palabres avaient, pour notre part, alimenté les jours suivants, nos discussions de potaches ; dans nos jeunes têtes nous étions persuadés avoir été les acteurs involontaires de cet évènement.

Francis VIEU

Plus qu'un voyage, une aventure

Quand arrivait le vendredi, la fièvre montait au Collège. Chez les « pensios » bien sûr, pas chez les externes. Nous vivions dans deux mondes différents. Chez les premiers, dès le matin, un jour béni entre tous (pas par l'abbé Cabrol, mais par nous-même), les préparatifs commençaient. Vite, vite, au dortoir, avant même de descendre au réfectoire, nous nous affairions d'abord pour revêtir sous notre blouse grise nos vêtements les plus présentables hors du collège, puis pour remplir la petite valise du linge sale à ramener à la maison et l'apporter à la conciergerie car nous n'aurions pas le temps de le faire plus tard, et d'ailleurs les dortoirs étaient fermés pendant la journée.

Après quoi, la journée de classe pouvait commencer. Interminable. Nous attendions tous que les cours passent et ils étaient longs ce jour-là, horriblement longs. Quand arrivait l'après-midi, l'impatience augmentait encore d'un degré, la nervosité devenait quasi palpable. Ce jour-là, c'était le degré zéro de l'attention apportée au bla-bla-bla des professeurs, parfaitement indifférents à nos états d'âme. Le plus pénible de tous était le dernier, le cours de dessin. Il est vrai que si M. Gaillard était sans doute un artiste, il ne l'était assurément pas en pédagogie. En début d'année, un cours sur les perspectives, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'en ouvrait aucune pour nous car sa rigueur théorique nous laissait impassibles, et pour cause : nous n'y comprenions rien. Quant au reste de l'année, le menu consistait à dessiner puis à peindre une nature morte, par exemple une feuille de platane ramassée dans la cour. Et pendant que nous nous acharnions à traduire si mal ce que la nature avait si bien fait, lui vaquait à ses occupations. L'heure tournait, lentement, si lentement. Plus elle s'approchait du fatidique quatre heures, l'heure de notre libération, plus l'impatience nous gagnait.

Le terme arrivé, il s'agissait de ne pas perdre une seconde, ne pas prendre le moindre risque d'être en retard car il fallait arriver à l'heure pour attraper le petit train et pour cause : il n'y en avait pas d'autre ! A quatre heures donc, pas une seconde de plus, bousculant tout ce qui se trouvait sur notre passage, nous dévalions les escaliers comme les coureurs le faisaient à cette époque pour dévaler le Tourmalet et, récupérant d'une main adroite la valise qui nous attendait patiemment depuis le matin à la conciergerie, nous franchissions la porte du « bahut », vers l'air libre, vers la liberté, vers le petit train qui allait bientôt arriver à la gare. Ouf ! La gare était à deux pas, nous le savions bien, mais il fallait quand même s'y rendre. Pas la mer à boire, juste le boulevard à traverser - et en ce



À l'Albinque, avant le départ.

temps-là les voitures étaient rares – et en un clin d’œil nous étions déjà place de l’Albinque, arrivés à la petite gare qui allait accueillir le train tant attendu. Nous n’étions alors qu’une poignée de collégiens venus de la Montagne, timides et maladroits à force d’être pris en charge par les puissances de la République qui veillaient au moindre de nos mouvements dans l’enceinte de l’établissement. Ici nous étions seuls, livrés à nos propres moyens, sans secours à attendre de quiconque. Il s’agissait tout d’abord d’acheter notre billet. Pas si simple qu’il y paraît car la gare était encombrée. Gare de voyageurs certes, mais aussi gare de marchandises et celles-ci étaient partout, obstruant le chemin, objet de toutes les attentions. Rouleaux de fil électrique ou de clôture, grandes boîtes de carton soigneusement enveloppées de papier et entourées de ficelle, paniers d’osier, cageots de volailles caquetant à qui mieux mieux... L’agent du service était manifestement davantage préoccupé par la lourde responsabilité de veiller sur tout cet attirail hétéroclite confié à son attention que par la poignée d’enfants qui l’attendaient sans mot dire près du guichet. Il allait et venait, comptant et vérifiant une et une fois, sans se soucier de nous le moins du monde. Enfin, plus ou moins rassuré quant au sort de ces précieuses marchandises, il franchissait la porte et passait de l’autre côté du guichet, tandis que nous l’espérions plus encore que nous ne l’attendions de notre côté. D’un air bougon, il baissait alors sans aménité un regard condescendant vers nos minuscules existences et attendait sans mot dire que remonte vers lui la demande polie du « Un billet pour Lacaune, s’il vous plaît » avant de nous délivrer le précieux sésame vers les villages de la Montagne. Soudain un coup de sifflet retentit, reconnaissable entre tous. C’est la machine qui annonce son arrivée, sans doute au niveau du jardin Frascaty ou peut-être déjà au croisement de l’avenue de Lavaur. La foule des voyageurs s’agite en prévision de l’arrivée prochaine de la machine. Et soudain, la voilà qui arrive, d’un air pressé et pourtant à vitesse très raisonnable, locomotive devant et wagons derrière comme il se doit. Alors c’est la précipitation. Chacun cherche une place à sa convenance dans le premier wagon à sa portée. Aux voitures longues* où on s’installe sagement côte à côte comme on place des légumes dans un cageot, nous préférons les courtes, celles qui comportent une plateforme extérieure à l’arrière où on peut se tenir dehors à quatre ou cinq au grand air à discuter tout en regardant le paysage. Une plateforme pas tout à fait comme les voitures décapotables qui allaient nous faire rêver dans les films américains que nous verrions bientôt, mais pas loin. Encore un instant de patience et voici le petit train qui se met en marche. Pas pressé, mais sûr de lui quand même. Et le voici qui sort de l’Albinque, monte en ligne droite la rampe de l’avenue d’Albi, encore un coup de sifflet (« Adieu, Castres ») et en avant vers la Montagne. Pour nous, le plus dur est fait, pas pour lui.

Jusqu’à Roquecourbe, c’est un temps d’échauffement. Le train suit son bonhomme de chemin dans une campagne castraise où rien de particulier n’accroche le regard. Quelques voyageurs descendent sur le quai, puis le convoi se remet en marche. C’est par la suite que tout commence vraiment, l’incroyable succession de viaducs qui donnent le vertige et de tunnels qui surgissent et plongent dans un noir un peu inquiétant le petit groupe assis sur les sièges de bois inconfortables du wagon.

Du côté de Ferrières, le train épouse les méandres de la rivière tout au fond de la vallée, au plus près de l’eau sauvage. C’est le moment idéal pour sortir sur la

plateforme : le jour diminue mais on y voit encore très bien et la température, quoique déjà fraîche, est tout à fait supportable. Et surtout, c'est le moment d'admirer les jeux de l'eau dans les rochers, glissant sur l'un, contournant l'autre, bondissant parfois pour éclater plus bas en mille perles qui éclaboussent un instant pour repartir de plus belle dans cette inépuisable descente. Magnifique spectacle de la nature que rien ne saurait égaler. Guy Béart chantait alors « Elle court comme un ruisseau... ».

A Vabre, nous demeurons au fond de la vallée. Le village est là-haut, à droite du pont. On croit l'apercevoir, écrasés que nous sommes tout en bas de la cité inconnue. De façon générale, le petit train avance à l'écart des agglomérations, laissant à l'imagination le soin de savoir où se trouvent les maisons et à quoi elles ressemblent toutes ensemble, avec juste un coup de sifflet pour dire « J'arrive » et un coup de sifflet pour informer « Je repars ». Sauf à Viane (Pierre-Segade) où tout change car le petit train semble avoir cessé de boudier la civilisation : la petite gare est à l'entrée du village, à côté des marronniers qui en ornent l'avenue et, quand il s'en va, c'est en suivant tout au long la rue principale, comme un autobus, passant au plus près des maisons et des commerces.



À Vabre, vue sur les voitures à plateformes et à portillons.

Après tant de vie sauvage, traverser le village permet de respirer un peu. Pas longtemps, juste le temps de reprendre son souffle avant d'attaquer les viaducs et les tunnels car pour arriver au terme du voyage il faut passer d'une montagne à l'autre ou passer au travers. On admire ici l'ingéniosité des constructeurs, le labeur acharné des ouvriers, la volonté sans faille de tous pour que les voyageurs puissent un jour arriver au terme de l'aventure.

Un dernier tunnel, un dernier coup de sifflet, un ultime panache de fumée et voici la petite gare de Lacaune. D'un côté de la voie, le jardinier proprement mis à la disposition des habitants et des touristes et, de l'autre, la petite rue de la gare qui plonge vers le village en contrebas. Arrivé à destination, tout n'est pas fini. Il faut encore effacer les scories du voyage, les minuscules bribes de charbon reçues sur la plateforme et qui recouvrent les vêtements, les cheveux et le visage.

Un voyage de trois à quatre heures de temps pour passer de la plaine à la Montagne et le souvenir hésite alors entre le sentiment d'un voyage interminable et le plaisir d'un parcours dont la variété demeure sans égale.

Jacques FIJALKOW

*Michel Viers, ancien professeur à La Borde Basse et historien du Petit Train, rappelle que les voitures dites longues provenaient du petit train électrique Castres-Toulouse par Revel. (Il fonctionna de 1930 à 1938. NDLR).



*Cour d'honneur du Collège 8 novembre 2019.
Cérémonie en hommage aux anciens élèves morts pour la France.*

INFORMATIONS

Jean-Claude MAGNE, un des 4 frères Magne à être passé par « Jaurès », retiré à Molsheim (Bas-Rhin), ancien professeur d'Histoire-Géographie, nous invite à découvrir ses commentaires et ses photos sur sa belle région qu'il parcourt en VTT (vtt-alsace-vosges.e-monsite.com).

DANS NOS FAMILLES

- Madame Jacqueline PORTAL, née Carrade, épouse de notre camarade Roger Portal de Mazamet, est décédée à l'âge de 91 ans. Ses obsèques ont été célébrées le 14 décembre 2019.
- Madame Francine ROCACHER, mère de Bernard Rocacher secrétaire général de notre association, est décédée le 31 décembre. Ses obsèques ont été célébrées à Lagarrigue le 3 janvier 2020.

NOS DEUILS

- Nous avons appris avec retard les décès de trois de nos camarades dont les enfants découvrent après la disparition de leur mère le dernier bulletin reçu. Il s'agit de Robert RAYNAUD, ancien négociant à Mazamet en laines et peaux, décédé en 2004. Né en 1931, élève de 1943 à 1949, il avait participé à notre rencontre de 2000. De Jean-Pierre BARTHES, de Castres, ancien bonnetier,

décédé en 2005 et de Louis ASSEMAT, élève de 1934 à 1940, décédé le 24 mars 2012 à Pamiers où il avait été notaire.

- Le 16 octobre 2017 décédait à Aiguefonde à l'âge de 68 ans notre camarade Joris CAUQUIL. Né en 1949, il avait été élève de 1959 à 1967.
- Le 4 juillet 2018 notre camarade Francis ALBERT de Burlats nous quittait. Il avait 67 ans. Ses obsèques ont eu lieu à Roquecourbe.
- Le 15 septembre 2018 est décédé notre camarade Didier MALATERRE de Saïx. Âgé de 76 ans.
- Par un message de son fils, nous avons appris le décès le 10 septembre 2018 à Vic la Gardiole (Hérault) de notre camarade Jacques NOYEZ. Ancien ingénieur de travaux ruraux, il était âgé de 93 ans. Il appartenait à la poignée d'élèves (il était alors en Math Élem) qui avaient rejoint en 1944 le Maquis de Vabre et poursuivi le combat au sein du 12^e Dragon, tels ses amis Jacques Rulland et Arsène Woisard.
- Le 26 janvier 2019 notre camarade Max LASBODES, résident à Payrin-Augmontel, décédait à l'âge de 92 ans. Ancien dirigeant de société, il avait été élève de 1935 à 1940.
- Le 1^{er} mars est décédée à Genève notre camarade Michèle ALBO, épouse Bischoff. Venant du lycée de jeunes filles, elle avait effectué sa classe de terminale à Jaurès au cours de l'année 1958-1959. Après une licence d'anglais, elle avait fait carrière dans une banque suisse. Restée attachée à notre association, elle était la fille du professeur de français Paul Albo et la sœur de notre regretté camarade Marc Albo.
- Le 4 avril avaient lieu à Albi, où il résidait, les obsèques de notre camarade Elio GIULIANI. Âgé de 78 ans, il était membre de notre conseil d'administration où sa disparition a été vivement ressentie.
- Le 12 avril dans le cimetière familial de Campguilhem à Viane était inhumé notre camarade Guy MADERN. Âgé de 96 ans, il fut, dans notre établissement, ancien élève de 1931 à 1942 puis professeur d'éducation physique de 1946 à 1963 avant de rejoindre l'Union nationale du sport scolaire. Avec lui disparaît un des derniers combattants du Maquis de Vabre dont il fut parmi les premiers membres, sa mère, ayant joué un rôle dans son engagement. Il était titulaire de la Médaille de la Résistance et était le père de notre regretté camarade Michel Madern.
- Le 17 avril avaient lieu les obsèques de notre camarade René FERRAN, décédé à l'âge de 89 ans. Médecin rhumatologue estimé, il avait présidé le Castres Basket Club (ancien Bouscasse Cheminots Sports) qui en 1978 avait accédé en Nationale 2 et s'y était maintenu jusqu'en 1990.
- Le 9 mai étaient célébrées à Vabre les obsèques de notre camarade Jean Pierre BOYER. Âgé de 80 ans, il était le frère cadet de notre camarade Jacques Boyer.
- Le 20 juin se déroulaient les obsèques de Mlle Simone CABAUSSEL décédée à l'âge de 95 ans. Secrétaire d'administration, elle s'attacha à Jaurès puis à La Borde Basse au bon fonctionnement de ces établissements.

- Le 28 juin décédait à l'âge de 78 ans notre camarade Pierre FARENC qui s'était retiré à Saint-Amans-Soult.
- Le 1^{er} juillet étaient célébrées à Castres les obsèques de notre camarade Antoine GUILHAMON, âgé de 87 ans, ancien directeur de banque à Bordeaux, il avait été élève de 1938 à 1942.
- Le 16 septembre avaient lieu à Graulhet les obsèques de notre camarade Charles ESCAPAT, ancien industriel mégissier. Il avait 92 ans. Élève de 1939 à 1945 il avait connu à l'époque la dure condition de pensionnaire.
- Au moment de passer à l'impression de ce bulletin nous apprenons le décès de notre camarade Michel BARTHÈS, âgé de 93 ans, dont les obsèques auront lieu le 5 février 2020. Élève de 1939 à 1944, ancien des Laboratoires Pierre Fabre, il avait été conseiller municipal de Castres de 1971 à 1977.

A. L.

Elio GIULIANI

1940 - 2019

Elio GIULIANI nous a quittés le 31 mars 2019. Les anciens élèves de Jean Jaurès des années 1954 à 1963 se rappelleront ce camarade au gabarit au-dessus de la moyenne exhalant une impression de sympathie enjouée. Était-ce la conséquence de son enfance d'immigré et de déraciné qu'il a su transcender par réaction pour aboutir à cet abord si avenant ?

Son histoire, il l'a racontée dans un livre qu'il a écrit pour sa famille, son épouse Annie, ses deux filles et ses petits-enfants, livre au titre explicite : *Deux pays / Une vie*. Il rassemble dans ce livre force détails étonnants, par la précision de ses souvenirs, sur son enfance en Italie là où il est né en 1940, sur ses parents, sur sa famille, sur les traditions et la cuisine de l'Italie, sur sa scolarité... Il était à l'école de Grosseto et obtint la « Licenza elementare » en 1951 (l'équivalent de notre ancien certificat d'études). Il a d'ailleurs inséré dans son livre une photo de classe de l'année 1950-51. Puis, fin 1951, son père Gino partit en train pour la France comme beaucoup d'Italiens à cette époque, pour chercher du travail, laissant son épouse Francesca et son fils Elio, et le moment de la séparation sur le quai de la gare se lit avec beaucoup d'émotion. Plus précisément il alla retrouver un de ses cousins Alexandre installé depuis plusieurs années, comme Entrepreneur en maçonnerie et en Travaux Publics à Anglès. Elio et sa maman le rejoignirent un an plus tard, « *nous avions avec nous deux valises et un sac, la malle et une grosse valise, qui toutes deux avaient fait un voyage aux U.S.A, et le vélo de papa voyageaient à part* ».

Il décrit très bien dans son livre ses débuts d'immigré à Anglès, son installation, d'abord dans un hôtel puis dans une maison de village ; « *l'année 1952 a été la plus difficile. À la déchirure de l'expatriation s'est ajouté le dépaysement le plus total, un hiver rigoureux, l'impossibilité de communiquer verbalement, l'ostracisme...* ». Et à l'école primaire il qualifie l'année 1952-53 « *d'annus horribilis* », plus particulièrement le premier trimestre car il ne comprenait pas

notre langue et ses nouveaux camarades n'étaient pas tendres avec lui « *j'avais l'impression d'être une bête curieuse* ». Paradoxalement il s'initia à notre langue par le journal de Mickey que lui achetait son père chaque semaine. Il fallait qu'il rattrape le niveau et c'est bien ce qu'il a fait en lisant aussi, bien sûr, de nombreux autres livres de la bibliothèque de l'école. Inscrit au Certificat d'Etudes Primaires en fin d'année scolaire, il le passa à Castres à l'Ecole du Centre et il fut reçu avec quatre autres élèves d'Angles : « *j'étais content de moi et fier pour mes parents. Je n'oserais pas le dire, mais veni, vedi, vici* » écrit-il.

Au Collège et Lycée Jean Jaurès de 1954 à 1963 ce ne fut pas non plus facile pour lui. Il fut d'abord pensionnaire les premières années. Dans son livre il décrit avec beaucoup de détails une journée de pensionnaire, il parle de certains profs, de l'après-midi de plein air au terrain du Rey, des jeux dans la cour. Il a inséré une photo de la classe de 1^{re} moderne avec le professeur d'histoire Monsieur Massé. Dans son livre, il raconte également sa vie à Castres avec ses copains dans le quartier de Bisseous, ses sorties, ses voyages en Italie, en Espagne - nous étions trois Elio, Simon Senaux et moi, nous sommes allés jusqu'à Salou sur la côte méditerranéenne, entre Barcelone et Valencia.

1967/1968 naturalisé français (double nationalité) il doit effectuer le service militaire en Allemagne et il décrit la vie militaire (on ne coupe pas aux différents bizutages et c'est drôle) et sa « carrière » qui le conduit au grade de sergent... (avec une belle photo en tenue).

Des pages sont ensuite consacrées à sa rencontre avec Annie, dans un cadre sportif (l'U.A.C de Castres), à son mariage en 1969 – j'étais son témoin et il était mon témoin à mon mariage quelques mois plus tard – le titre de ce chapitre : « *Je fonde une famille* ». Son premier travail au Toit Familial à Castres, puis il déménage à Albi « *Nouvelle ville, nouvelle vie* » où vont naître ses filles Géraldine et Laurence. Plus tard, changement d'activité : il intègre comme Expert d'Assuré le Cabinet Roux profession qui l'amène à se déplacer dans toute la région et qui correspond bien à ses aspirations et à son tempérament par les nombreux contacts qu'elle engendre et par le sens du dialogue et de la diplomatie qu'elle nécessite. En 2002, il prend sa retraite mais il s'implique au sein de la Fondation du Bon Sauveur d'Albi -hôpital psychiatrique- puis il rejoint notre amicale. À l'occasion de la rencontre annuelle clôturée par le repas traditionnel, nous passions ensemble, tous les deux, une partie de la journée à vadrouiller dans les rues de Castres, en nous rappelant certains moments et certains lieux du passé...

Il termine son livre par une citation de Jean Jaurès : « *aimer la vie et voir venir la mort d'un regard tranquille* » et je pense que malgré les moments difficiles qu'il a traversés au cours de ses dernières années, du fait d'une longue maladie suivant les termes consacrés, il a pu accomplir son dessein. Pour moi Elio était très proche, dès que nous nous retrouvions la complicité s'installait immédiatement avec des échanges humoristiques continuels, alors, il me revient toujours, en pensant à lui, la célèbre phrase de Montaigne à propos de La Boétie : « *Parce que c'était lui, parce que c'était moi* ».

Claude Guilhem